

Le professeur Stannixiet

Tout comme il est des situations qui marqueront à jamais votre vie, il est des personnes que vous n'oublierez jamais. Non pas celles qui laisseront une empreinte plus forte que les autres ou celles qui combleront une part du vide que l'on porte tous en soi ; mais LA personne, celle qui viendra semer le chaos au fond de vous. Et de ce chaos vous vous construirez.

Je n'oublierai jamais le premier jour où j'ai rencontré le professeur Stannixiet . Je venais à peine d'atteindre la majorité et je découvrais le monde universitaire ; un monde loin de tout, de ma famille et de mes amis. Un monde dans lequel j'allais évoluer pour atteindre l'objectif que je m'étais fixé : décrocher un doctorat en philosophie. Mais pour cela je devais d'abord commencer par le début et réussir ma première année.

Je me suis immédiatement senti à l'aise dans le milieu universitaire. Je n'ai, à aucun moment, ressenti le moindre stress, ou sentiment analogue, inhérent à ce genre de situation où l'on découvre un environnement totalement différent de celui auquel on a été habitué et dans lequel on doit rapidement s'adapter et prendre ses repères. Ce fut pour moi

comme une évidence, un moment que j'attendais depuis longtemps, un lieu incontournable. Cette sorte de confort que j'éprouvais m'amena d'ailleurs à vivre, le jour de la rentrée, une situation assez cocasse lorsqu'une jeune fille s'adressa à moi pour me demander un renseignement :

- Excuse-moi, tu pourrais m'indiquer où se trouve... ceci, s'il te plaît ? me demanda timidement cette jeune fille en posant son doigt sur le plan de la faculté, à un endroit bien précis ; osant à peine me regarder dans les yeux. C'est ma première année et, j'avoue, je suis un peu perdue, reprit-elle en essayant de fixer, cette fois, son regard fuyant dans le mien.

- Ben écoute... je pense que ça se trouve là ! lui répondis-je en sortant le plan qu'on m'avait également donné et en désignant du doigt le même endroit qu'elle cherchait ; ce qui la fit bien rire, après un court silence durant lequel elle s'était demandé si je me fichais d'elle. Je suis nouveau moi aussi, et aussi perdu que toi, lui précisai-je alors pour la rassurer.

- Ah ?!, désolée. Je croyais...
- Tu fais philo toi aussi ? lui demandai-je aussitôt, coupant court à son interrogation et lui évitant ainsi un mal-être supplémentaire.

L'endroit qu'elle cherchait correspondait à l'amphi où devait avoir lieu notre premier cours. J'avais compris où il se trouvait et, à l'instar des nouveaux étudiants, j'arpentais moi aussi les lieux mais plus dans le but d'une visite qu'une recherche.

- Oui. Toi aussi ?
- Oui. Si tu veux on peut chercher ensemble.
- Ça marche pour moi, affirma-t-elle sans détour, en gratifiant mes pieds d'un petit sourire.

Et nous voilà, cette jolie asiatique et moi, en direction de ce qu'allait être une révélation pour moi ; à la rencontre d'une personne qui changerait radicalement ma vie. Mais, ça, je ne le savais pas encore. Ce que je savais est que j'allais être en bonne

compagnie cette première année ; du moins à condition que la timidité de ma nouvelle amie ne nous fasse pas obstacle.

Après une bonne demi-heure de promenade, pour moi, dans les dédales de ce nouveau microcosme, nous arrivâmes à l'amphi où devait avoir lieu notre premier cours. Bien que nous eussions encore une bonne vingtaine de minutes d'avance, les places se firent rares ; aussi je descendais tout doucement les escaliers, en direction d'un bureau vide, en scrutant bien attentivement les alentours à la recherche d'une place libre. Ma nouvelle amie me suivait de très près. Il restait, çà et là, quelques sièges inoccupés mais, tout comme moi, elle n'en fit pas cas. Je compris alors qu'elle souhaitait être assise à côté de moi ; ce qui confirma mon impression : j'allais être en bonne compagnie cette année. Arrivés presque au bas de cette immense salle, nous prîmes possession des deux dernières places côte à côte qui restaient ; comme si elles nous attendaient. Une fois installée, ma nouvelle amie, dans un effort d'extraversion, brisa le silence dans lequel elle vivait, me remercia et en profita pour me dire son prénom... et me demander le mien. Je savais maintenant que cette jeune fille humble, au timbre de voix aussi discret que son regard, se prénommaait " Zao " et qu'elle

illustrait bien la pensée de Cioran : «... *la timidité est la cause directe de toute richesse intérieure* ».

Alors qu'un brouhaha meublait l'amphithéâtre, un son bien particulier, comme un couinement, vint se démarquer ; ce qui attira l'attention des étudiants, créant ainsi un decrescendo acoustique. Un homme, en fauteuil roulant, fit son entrée et se dirigea vers le bureau. Il avançait doucement, par à-coups. Il semblait âgé et fragile. Cet homme, d'allure assez négligée, mal rasé, les cheveux en bataille, vêtu d'un simple pull en laine et d'une couverture qui lui cachait tout le bas de son corps et retombait sur une partie de son fauteuil, ne donnait pas l'impression d'avoir affaire à un professeur ; d'ailleurs l'interrogation se fit sentir dans la salle. Une fois positionné derrière le bureau, il posa ses deux mains sur sa couverture et, le dos un peu voûté, sans rien dire, balaya la salle d'un regard attentif en prenant le temps de bien dévisager chacun d'entre nous. Sa posture confirmait l'âge qu'on lui aurait donné, voire plus, ainsi qu'une fragilité due à celui-ci. Quant à sa façon d'agir, son regard inquisiteur, nous gêna tous. Nous ne savions ni quoi penser, ni quoi faire, et souhaitions que cet homme mette rapidement fin à sa façon de faire assez perturbante ; ce qui n'allait

pas tarder.

« *Je suis le professeur Stannixiet* » nous dit-il, « *votre professeur de philosophie, et votre professeur principal* » ajouta-t-il. Après cette présentation concise il balaya de nouveau la salle, en prenant le temps de bien nous dévisager, sans dire un mot. Nous ne savions pas comment réagir à sa façon de faire. Zao me regarda comme si je pouvais lui donner une explication mais je n'en avais pas. Personne n'osait prendre la parole. On aurait pu entendre une mouche voler. Deux heures ! c'est le temps que dura ce supplice. Deux heures à nous regarder sans rien dire, à observer le moindre de nos gestes ; deux heures durant lesquelles les seuls sons furent quelques timides toussotements et cliquetis de crayon ou autres objets permettant d'évacuer le stress. Au bout de deux heures, à midi pile exactement, cet étrange professeur reprit la parole. Nous étions tous suspendus à ses lèvres. « *Nous nous reverrons ici-même demain matin à neuf heures. Je vous demanderai de réfléchir et de travailler sur le sujet d'aujourd'hui* » dit-il en faisant reculer son fauteuil. Tous les étudiants attendaient la suite mais visiblement il n'y allait pas en avoir car le professeur se dirigeait vers la sortie. Je pense que durant les quelques secondes que nous accordait

encore son dos, chacun d'entre nous priait pour que quelqu'un l'interpelle et se renseigne sur ce fameux " sujet d'aujourd'hui ". À ma grande surprise, la personne qui allait tous nous délivrer de notre mutisme fut ma voisine et nouvelle amie. Zao se leva et, avec son petit accent, lança un « *s'il vous plaît* » comme une bouée à la mer, une bouée à laquelle nous nous dépêchâmes de nous agripper. Ce " s'il vous plaît " fit stopper net le fauteuil du professeur, comme s'il n'attendait que cela. Il interrompit donc son élan vers la sortie mais sans pour autant se retourner. « *Professeur Stannixiet* » reprit-elle en haussant un peu la voix. À l'énonciation de son nom le professeur fit retourner son fauteuil d'un geste sec et rapide ; un geste inattendu compte tenu de sa condition.

- Je vous écoute mademoiselle, dit-il en se rapprochant doucement du bureau.
- J'aurais une question, dit Zao, debout, en tremblant un peu. On pouvait sentir son mal-être dans le timbre de sa voix.
- Oui, je vous écoute, reprit-il. Et ne soyez pas gênée, ajouta-t-il pour la rassurer. Vous avez ce qui manque à tous ceux qui sont assis et qui ont compté sur vous.

- Pardon ?
- Vous avez eu du courage, celui de m'interpeller, et je vous en félicite. Quant à ceux qui en ont manqué, je leur laisse trouver un alibi pour le justifier. Posez donc votre question mademoiselle ; vous avez des centaines d'oreilles impatientes.
- Je... j'aurais simplement voulu savoir quel était le sujet d'aujourd'hui.
- Ne dites pas " simplement " ; ce n'est pas une simple question mais une question primordiale. Je vais vous répondre mademoiselle, et je vais le faire avec plaisir, mais avant moi aussi j'aurais une question et je vais vous la poser à vous tous. Vous, vous n'êtes pas concernée, précisa-t-il en s'adressant à Zao. Que ce serait-il passé si cette jeune fille ne s'était pas levée ? Ne prenez pas la peine de répondre, ajouta-t-il, si tant est qu'il y ait dans cet amphi une personne qui soit capable de répondre, c'est une question rhétorique. Je vais vous dire ce qui se serait passé : vous seriez restés avec vos doutes et vos incertitudes, perdus dans vos jugements, sans savoir quoi faire, rejetant par facilité la faute

sur moi. Je déplore le fait que vous ayez tous attendu que quelqu'un fasse à votre place ce que vous auriez dû faire. Pour répondre à votre question, mademoiselle, le sujet d'aujourd'hui était : le silence. Comment vous prénommez-vous ? lui demanda-t-il.

- Zao.
- Eh bien, Zao, demain vous aurez l'honneur, si vous le souhaitez bien entendu, de prendre la parole en premier pour débattre de ce sujet. À demain.

À peine eut-il prononcé ces derniers mots qu'il quitta la scène, nous laissant méditer à la leçon que nous venions de prendre. Zao n'était maintenant plus la seule à être debout. Aussitôt le professeur parti, tous les étudiants se levèrent précipitamment en faisant part de leur mécontentement ; certains rejetant, comme il l'avait prévu, la faute sur lui, l'accablant de qualificatifs leur permettant de disculper le manque de courage dont ils avaient été accusés. Ma nouvelle amie, elle, s'était rassise, pensive. Je restais assis à ses côtés en attendant que l'amphi se vide. Quelques étudiants, une minorité, la remercièrent discrètement en passant devant elle. Elle n'en fit pas cas, trop absorbée par ses pensées.